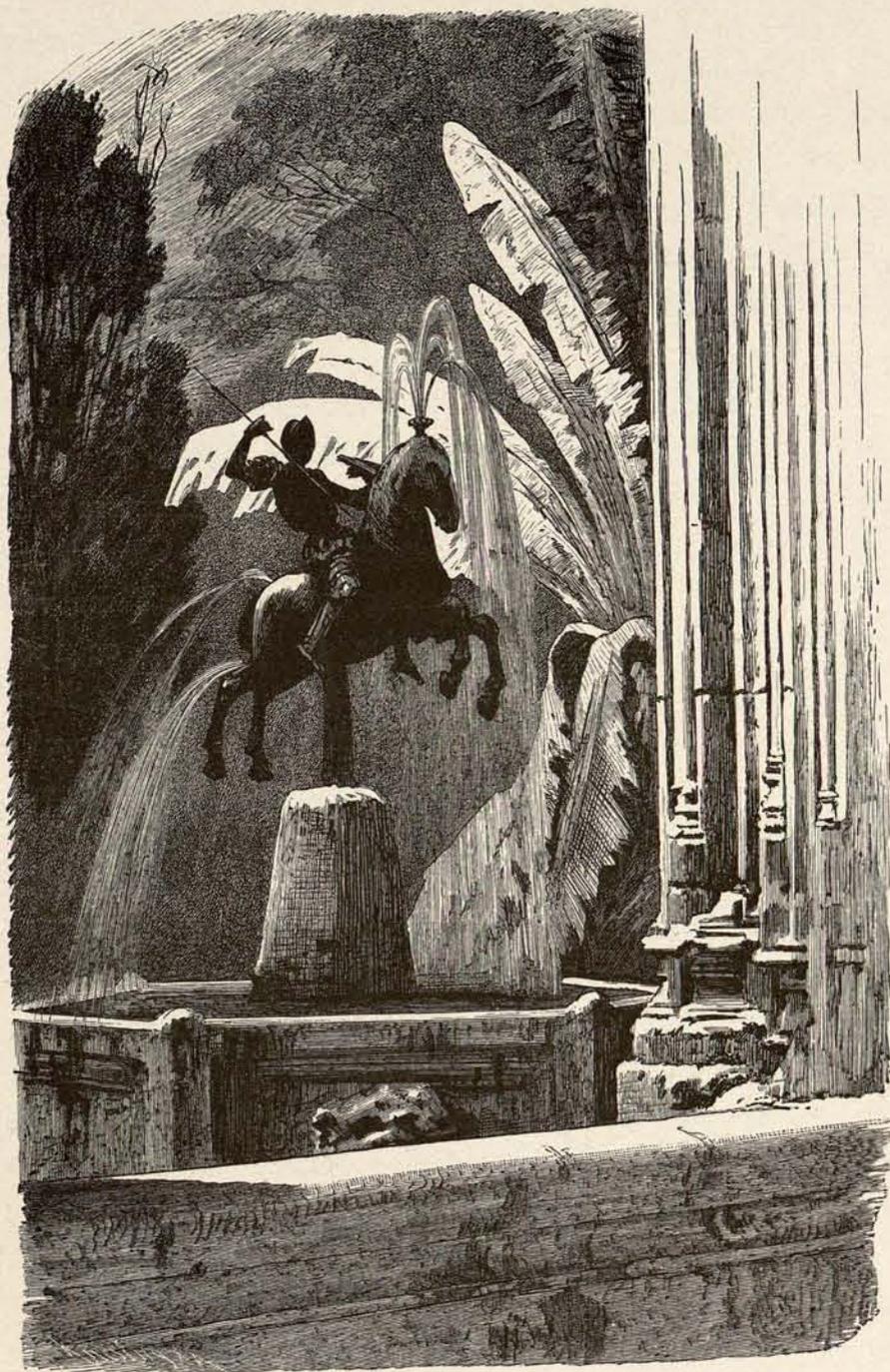


Enfin, citons encore, dans une très-belle chapelle qui porte le nom français de Sainte-Olague, les peintures léguées à la postérité par l'Espagnol Villadomat, enfant de Barcelone, et quittant, bien qu'à regret, cet intérieur d'église qui frappe si puissamment l'esprit et le cœur, pénétrons maintenant dans le cloître situé aux portes de la cathédrale, autour d'un magnifique jardin de palmiers et d'orangers.

Commencé au quatorzième siècle par l'architecte Roque, continué en 1432 et achevé en 1484 par le non moins illustre Andreas Escuda, ce cloître, construit à l'instar de l'église dans



LA FONTAINE DE LAS OCAS.

le plus pur style ogival, se présente au visiteur comme un chef d'œuvre de grâce et de perfection architecturales et consiste principalement en une infinité de colonnettes qui, commencées en 1449 par Antonio Clapso, se distinguent par la variété de leur ornementation et la richesse décorative de leurs chapiteaux. Les portes principales jouissent également d'une grande réputation, et l'on cite notamment : la porte de la Pietad, qui repose sur deux pilastres admirablement historiés et supportant une croix à leur point de jonction ; la porte del Obispo, ornée de la couronne de la Vierge ; enfin la porte de la Sala Capitular et celle de la chapelle de St. Olegario, ces deux dernières séparées l'une de l'autre par l'urne funéraire de Francisco Deplavaron.

Il n'est point dans ce pays de *patio* sans fontaine : aussi apercevons-nous dans un coin de la cour la ravissante fontaine octogonale de las Ocas, entourée d'un rideau de superbes palmiers et surmontée d'un petit Saint-Georges en bronze, dont le cheval, se cabrant à la vue du dragon terrassé par son maître, laisse dans sa frayeur l'eau s'échapper en jaillissant de toutes les parties de son corps.

C'est là, auprès de cette petite fontaine, dont l'eau délicieusement fraîche alimente tout le voisinage, que viennent se réunir le matin les femmes et les filles du quartier. Avec leurs énormes cruches sur la tête, leurs visages fortement bronzés, leurs cheveux noirs tombant en désordre sur le front et leur robuste tournure, elles rappellent d'une manière frappante ces antiques figures bibliques si bien connues de tous, les Rébecca, les Rachel, les Agar, telles que les ont représentées les anciens maîtres. Il n'est pas jusqu'à leur manière de boire qui ne soit caractéristique. Elevant le vase à quelque distance du visage, elles font habilement tomber dans



LA CATHÉDRALE DE BARCELONE.



la bouche un mince filet d'eau: procédé plein de grâce, qui, évitant à la fois de salir le récipient et d'en gaspiller le contenu, est pratiqué dans toute l'Espagne par la foule des pauvres gens ignorants de l'usage du verre.

Une autre curiosité de cette cour, c'est sur la porte de St. Ibo le bas-relief du chevalier Solar de Vilardell, dont la lutte victorieuse contre un dragon fantastique, aujourd'hui popularisée dans les pays d'outre-Rhin par une ballade célèbre de Schiller, est racontée dans les mêmes termes par les chroniques de Barcelone.

La cathédrale de la capitale catalane n'a pas de grandes tours: les deux petites, qui s'élèvent au-dessus du transept, construites en 1387 par le maître allemand François Müller, étaient originellement destinées à recevoir chacune une horloge. Toutefois il ne fut pas donné suite au projet primitif, et c'est seulement dix ans plus tard que fut bâtie la véritable tour de l'horloge, la *Seny de las hores*, où marche encore aujourd'hui avec une régularité parfaite la première horloge de ce genre qui ait été introduite en Espagne, et qui, véritable chef-d'œuvre de l'art vénitien fut donnée à l'église en 1576. Sa première cloche, Honorata, fut frappée par la foudre en 1773, et celle qui lui a succédé depuis lors a été baptisée du nom d'Eulalie.

Autrefois, la cathédrale de Barcelone possédait un des plus riches trésors du monde, et bien qu'il ait, au commencement de ce siècle lors de l'invasion française, perdu bien des merveilles, ses armoires n'en renferment pas moins encore aujourd'hui des objets précieux d'une inestimable valeur, et notamment un chandelier d'argent, du poids de cinq cents onces, provenant de la conquête de Pesth, la couronne de Léopold, une croix formée de soixante-six diamants ainsi qu'une autre en or du poids de quinze cents ducats, etc., etc.

Une paix profonde emplit l'église et le cloître, et il n'est pas jusqu'aux sordides mendiants, qui, chargés d'infirmités réelles ou simulées, assiègent dans toutes les poses et toutes les attitudes les portes et la cour, qui ne complètent l'ensemble d'une manière aussi pittoresque que poétique.

Solidement enchâssés dans les angles et les coins, tout comme s'ils faisaient partie intégrante du monument, accroupis à l'entrée ou même étendus à plat ventre sur les marches de l'escalier, couverts de grands manteaux, de guenilles et de haillons, occupant malgré tout le moins de place possible, ils excitent en nous plus de curiosité que de compassion. Incorrigibles fainéants, ils forment en Espagne une race particulière d'êtres humains, qui, se perpétuant de génération en génération, défendent, leur vie durant, la place que leur ont léguée leurs parents.

Vieillards infirmes, vieilles femmes à la mâchoire édentée, enfants estropiés, qui, de père en fils, ont pendant des siècles poli de leurs membres décharnés les socles des colonnes, tous en un mot, rampant à terre comme des reptiles ou étendus comme des lézards, mènent une vie d'oisiveté absolue. Favorisés par un ciel éternellement bleu et une atmosphère éternellement tiède, ils n'ont jamais connu d'autre asile, et, sans être jamais dérangés ni foulés aux pieds par qui que ce soit, ils continuent, comme les mauvaises herbes à végéter et à pulluler dans leur coin. Sobres à l'excès et toujours contents de moins que rien, ils réussissent encore assez fréquemment à faire, avec les aumônes arrachées à la charité, des économies, qui, soigneusement conservées pendant toute une vie dans quelque pli de vêtement, finissent, après la mort du malheureux, par faire retour au fisc en qualité de biens vacants.

Leur constante immobilité dans l'ombre des corridors et des sombres arcades les fait comparer à ces plantes de cave aux tons jaunâtres, qui forment un genre hybride entre la vie et la mort. Indignes du nom d'hommes, simples êtres ou créatures, ils n'appartiennent en vérité à aucune espèce classée et offrent pour l'observateur comme pour l'artiste le plus grand intérêt.

*Por Christo crucificado, una limosna!* murmurent-ils sur le passage du visiteur, en élevant convulsivement vers lui leurs mains décharnées et baisant avidement ses vêtements, sur lesquels la trace de leurs lèvres reste à jamais fixée. Tels des polypes immobiles, dont les tentacules tressaillent à l'approche de l'homme et s'étendent mécaniquement vers lui.

Barcelone compte, en dehors de la cathédrale, un grand nombre d'églises, dont les deux plus célèbres sont San Pastor, qui passe pour le plus ancien temple chrétien du pays, et Santa Maria de los Reyes, fameuse par son maître-autel et ses orgues.

La capitale de la Catalogne n'est pas seulement par excellence la ville du clergé, c'est en même temps la cité d'Espagne la plus riche en fait d'établissements d'instruction publique. Indépendamment des collections magnifiques qu'elle possède, son dépôt général des archives de la Couronne d'Aragon, honoré, même à l'étranger, de la plus grande estime, cache dans ses armoires tous les documents et matériaux nécessaires à la reconstitution complète de l'histoire de dix siècles; et ses deux bibliothèques de San Juan et de l'évêché contiennent l'une environ quarante mille, l'autre près de quinze mille volumes d'histoire et de théologie, sans compter des milliers de manuscrits de tous genres et de toutes époques.

Le roi Ferdinand et son épouse Isabelle la Catholique aimaient à séjourner à Barcelone et y tinrent assez longtemps leur cour. Le 3 avril 1493, le port et la ville se virent même splendidement décorés et pavés: il ne s'agissait de rien moins que de recevoir solennellement à son retour un hardi navigateur, l'explorateur Christophe Colomb, qui venait retrouver ses augustes protecteurs et leur rendre compte des résultats de son aventureuse expédition. Le héros fut, avec tous les trésors qu'il avait rapportés de son voyage, conduit triomphalement devant le roi, qui l'embrassa en présence de toute la cour, mais ce qui excita par dessus tout la curiosité publique, ce fut une famille d'Indiens qui, enlevée au nouveau monde par le navigateur, se convertit au christianisme et retourna plus tard dans sa patrie.

Sur l'un des côtés de la place de la Constitucion s'élève la Casa de la Diputacion, grand édifice bâti au quatorzième siècle dans le style corinthien, et dont la façade et le portail ne sont pas moins remarquables que ceux de la ravissante petite chapelle adjacente, dédiée à San Jorge. De l'autre côté de la place, se dresse le Consistoire, monument de style gothique également construit au quatorzième siècle, et qui, par une cour magnifique et un escalier de la plus pure architecture, conduit aux archives de la ville et à la chambre des avocats. Les vieux Romains eux-mêmes ont aussi laissé des traces de leur art architectural, dans quelques rares colonnes que l'on a su raccorder ici et là avec des constructions modernes, mais, en somme, c'est surtout par ses belles fontaines, par ses rues et ses places, où règnent généralement le confort et l'aisance, que se distingue aujourd'hui la capitale de la Catalogne.

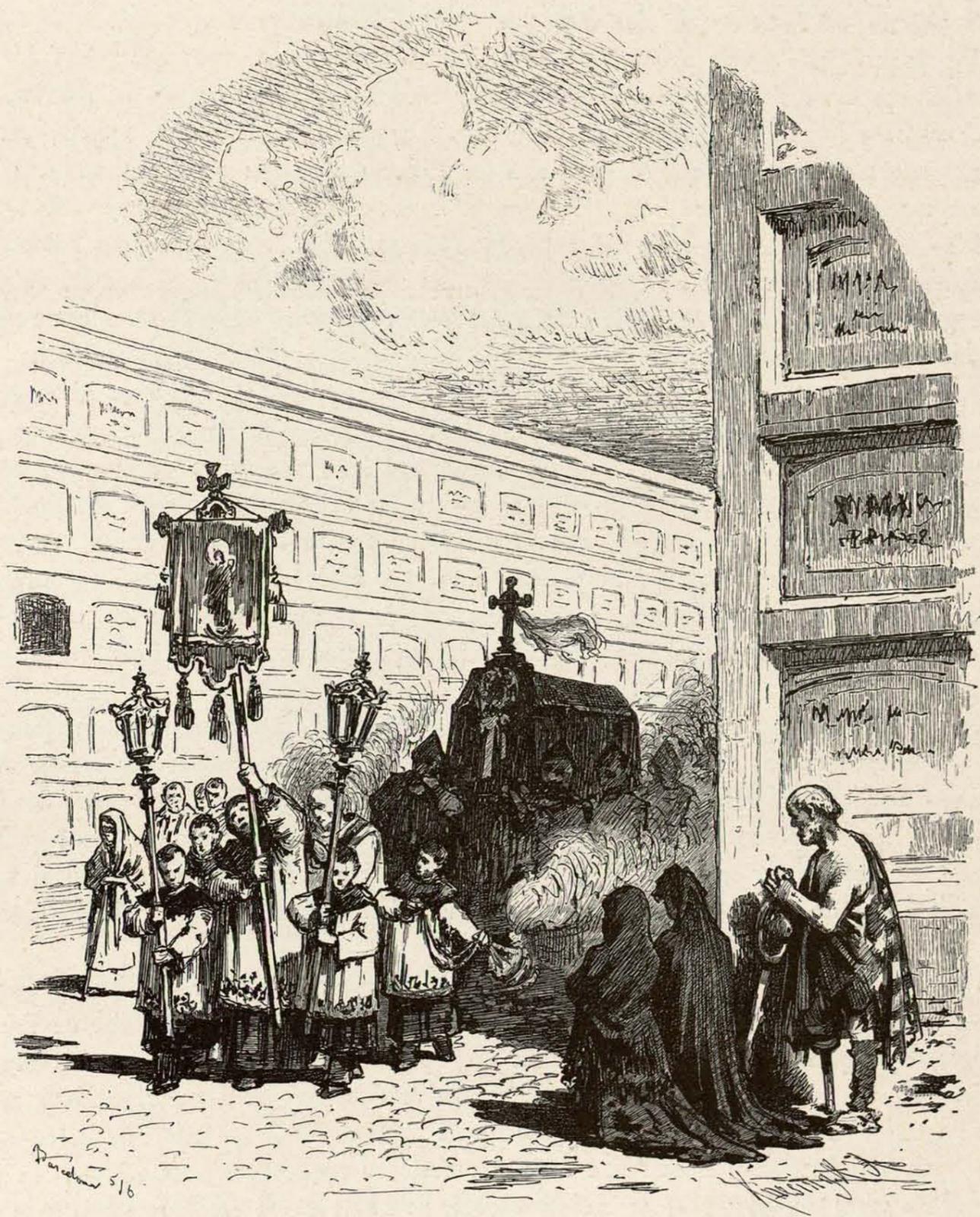
Une excursion à Gracia, le Versailles de Barcelone, au Jardin del Général et au Paseo nuevo San Juan ainsi que la promenade du soir sur la Muralla del mar, dont les vagues de la Méditerranée viennent lécher le pied, offrent au voyageur les plus grands attraits.

A Barcelone, la transition brusque du tumulte de la ville au silence du royaume des morts semble toute naturelle. Au Nord-Est de la digue de la Méditerranée, entre la station du chemin de fer du littoral et la ligne de Granollers, c'est-à-dire dans un cadre qui contraste violemment avec le paysage, s'étend le Cementerio, longue et étroite construction coupée de voies où s'étagent à droite et à gauche sur plusieurs rangs les colombaria, dans lesquels, scellés au-dessus du sol dans de petites niches, reposent et se dessèchent les corps.

Ce mode luxueux d'inhumation fut adopté en 1821, alors que la fièvre jaune, *fiebra amarilla*, conduisant au cercueil des milliers de victimes et aucun moyen ne réussissant à dompter

la terrible épidémie, la population finit par s'imaginer que les eaux du sol amenaient aux fontaines les miasmes contagieux.

Sous sa parure de fleurs, une semblable nécropole rappelle beaucoup l'antiquité romaine, au temps où l'homme, obligé de sortir de la cité pour aller sacrifier aux mânes de ses chers



UN ENTERREMENT À BARCELONE.

morts, croyait cependant les sentir toujours auprès de lui, touchante illusion qui disparaît bien vite en cas d'inhumation véritable. De beaux *patios*, des jardins magnifiques et des sentences consolantes viennent en outre écarter tout sentiment de répulsion, et, en vous réconciliant avec la mort inexorable, vous rendent moins pénible la séparation suprême.

Ici du moins, le mort repose en paix, tandis que chez nous, il a encore à parcourir les sinistres étapes de la décomposition organique.

A l'extrémité sud de la ville, sur une étroite langue de terre habitent dans le faubourg de Barcelonette<sup>1)</sup> tous ceux que fait vivre la mer. Matelots, pêcheurs, tricoteurs de filets, cordiers, forgerons, charpentiers, tous ces braves gens occupent là une série de rues parallèles qui offrent un aspect très-monotone et exhalent un parfum de goudron et de varech, capable de satisfaire les nerfs olfactifs de l'amateur le plus exigeant.

De retour dans la ville après notre excursion au Cementerio, nous traversons de nouveau avec admiration la place de la Constitucion, qui, pour l'artiste comme pour l'architecte, reste le principal centre d'attraction de Barcelone, et, tournant ensuite dans la rue del Obispo, nous nous engageons sur ses trottoirs déserts, l'œil errant de droite à gauche pour contempler de hautes et lourdes maisons noires, entre lesquelles apparaît à peine une étroite bande de ciel.

L'architecture de ces constructions donne à penser qu'elles ont été jadis habitées par la haute société. Les façades, les portails et les pignons sont remarquables d'élégance, de bizarrerie et de magnificence: pas deux fenêtres situées à la même hauteur ou semblables entre elles; les unes grandes, larges, gracieusement décorées; les autres petites, sans aucun ornement, cachées derrière des grilles. La plupart cependant, couvertes de sculptures et richement historiées, souvent embellies de délicates colonnettes et de superbes balcons grillagés de fer, laissent deviner des appartements pleins de fraîcheur qu'elles inondent à la fois d'air et de lumière, autant du moins que le permettent les stores bariolés appendus au dehors. La plupart de ces bâtiments sont d'une dimension, et vraisemblablement aussi d'une profondeur considérables, et ils appartiennent tous à l'un de ces vieux quartiers de la ville, qui, après avoir sans aucun doute, sous la domination des comtes indépendants, donné asile à la plus grande noblesse du pays, n'abritent plus aujourd'hui qu'une classe moins relevée de la population et les représentants du haut et bas clergé.

Les portes cochères hermétiquement fermées, ornées de leurs puissants marteaux et de têtes de clous grosses comme le poing, les toutes petites fenêtres grillées des rez-de-chaussée, les élégantes arcades et colonnettes des étages supérieurs, les admirables chambranles des fenêtres, les balcons antiques reposant sur des supports de fer aux formes tourmentées, tout en un mot permet de se représenter quel luxe régna jadis dans ces demeures aujourd'hui si sombres, qui, semblables à de fidèles vassaux, entourent la cathédrale comme pour la protéger et la défendre au besoin.

Si la rue Fernando VII, avec sa double rangée de magasins et de boutiques s'étendant à perte de vue, est actuellement le lieu de rendez-vous du monde élégant, la Calle de Escudillers est la place de ralliement des basses classes de la population et particulièrement des gens de la campagne. C'est là qu'aime à se promener le paysan catalan, soit qu'il porte, gracieusement rejetée sur l'épaule, sa mante bariolée qui ne le quitte jamais, fût-ce au cœur de l'été, soit que, sous son petit collet rabattu, il se drape dans son manteau rouge-brun, qui, recouvrant presque entièrement sa veste de velours et sa culotte courte, ne laisse guère voir que ses guêtres de cuir de couleur claire, connues sous le nom de *Botinas*.

Une casquette rouge, la *montera*, forme, avec son bourrelet qui fait saillie sur le devant, le complément de ce costume national catalan, auquel s'ajoute toujours l'inévitable cigarette.

Si quelqu'un veut étudier plus à fond le caractère de cette race vigoureuse, il n'a qu'à s'aller perdre dans quelque rue latérale. Là sont domiciliés tous les marchands de cuir, depuis

<sup>1)</sup> Fondé par le Marquis de la Mina (1555—1575).

le sellier jusqu'au débitant de cravaches; là pendent aux fenêtres et aux montants des portes des chapeaux, des guêtres et des sandales exposés en étalage; là enfin le Catalan vend en détail sur la chaussée le vin tiré sur place des peaux de chèvres et de porcs gonflées, qui, fermées au cou et aux pieds par de solides ficelles, constituent les tonneaux les plus usités dans le pays.

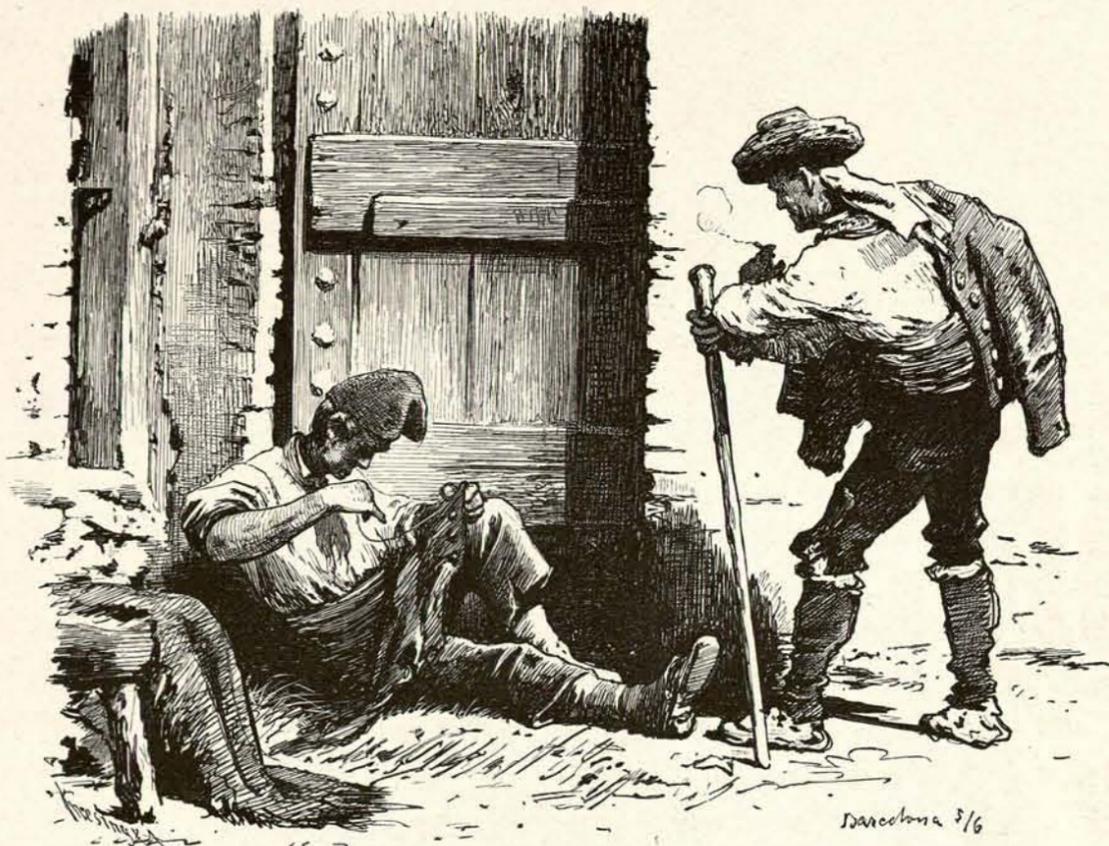


PAYSAN CATALAN DRAPÉ DANS LA MANTA.

Une natte étendue au-dessus de la porte lui donne de l'ombre en abondance; une mèche ardente, suspendue à un crochet, lui fournit du feu pour allumer sa cigarette, et dans l'intérieur du cabaret, les sons de la guitare et du tambourin permettent de parier à coup sûr pour la présence en cet endroit d'une paire de beaux yeux noirs.

Pendant ce temps, accroupi sur le pavé au coin de rue le plus voisin, un gai tailleur ambulant est en train de raccommoder le gilet de quelque paysan et de remettre à ses guêtres des boutons neufs bien brillants, tout en fredonnant à demi-voix une vieille chanson carliste, pour ne pas faire mentir la règle, d'après laquelle les tailleurs appartiennent nécessairement à l'opposition.

La Calle de la Princesa, construite dans le prolongement direct de la Calle Fernando VII, conduit à gauche au Paseo de la Esplanada, rendez-vous ombragé de l'enfance, et à droite à la Citadelle, qui fut fortement maltraitée lors de l'insurrection de 1842, bien que, comme le fort d'Altarazanés situé un peu plus au Sud au bord de la mer, elle tienne la ville entière sous le feu de son artillerie.



TAILLEUR AMBULANT À BARCELONE.

Nous ne pouvons quitter Barcelone sans évoquer ici le souvenir du plus grand poète de l'Espagne, Don Juan Boscan Almogover, qui, après avoir vu le jour à Barcelone vers la fin du quinzième siècle, cueillit tous ses lauriers à la cour de Charles-Quint et mourut en 1540 dans sa ville natale. C'est à lui que revient le mérite d'avoir introduit avec succès dans la poésie espagnole, à la place des courts trochées jusqu'alors en usage, le mètre iambique à onze syllabes adopté par les Italiens, innovation qui fait de lui le véritable réformateur de la poésie lyrique espagnole; c'est encore lui, qui fut le créateur du sonnet espagnol et l'inventeur du tercet, et comme, en résumé, il peut être hardiment cité comme le premier poète classique de l'Espagne, nous ne pouvons résister au désir de traduire ici librement l'un de ses meilleurs sonnets, aussi plein de sentiment que de délicatesse:

Je n'étais pas encore échappé du berceau,  
Je ne suçais encor que le lait de ma mère,  
Quand, lisant mes destins, l'Amour, fils de Cythère,  
Prédit qu'à tout jamais je suivrais son drapeau.

Par ma fidélité à respecter sa loi  
Je me suis attiré mainte et mainte misère,  
Et sans doute, bientôt, tout ce qu'on peut sur terre  
Rencontrer de chagrins aura fondu sur moi.

Je suis né, j'ai vécu au sein de la douleur.  
Chaque pas m'a conduit vers un nouveau malheur,  
Un pas de plus ne peut que me porter en bière.

Dis-moi, mon cœur, toi qui ne connus que tourments,  
Comment si long chagrin peut-il peser autant?  
Comment si lourd chagrin peut-il durer sur terre?

## LE MONTSERRAT.



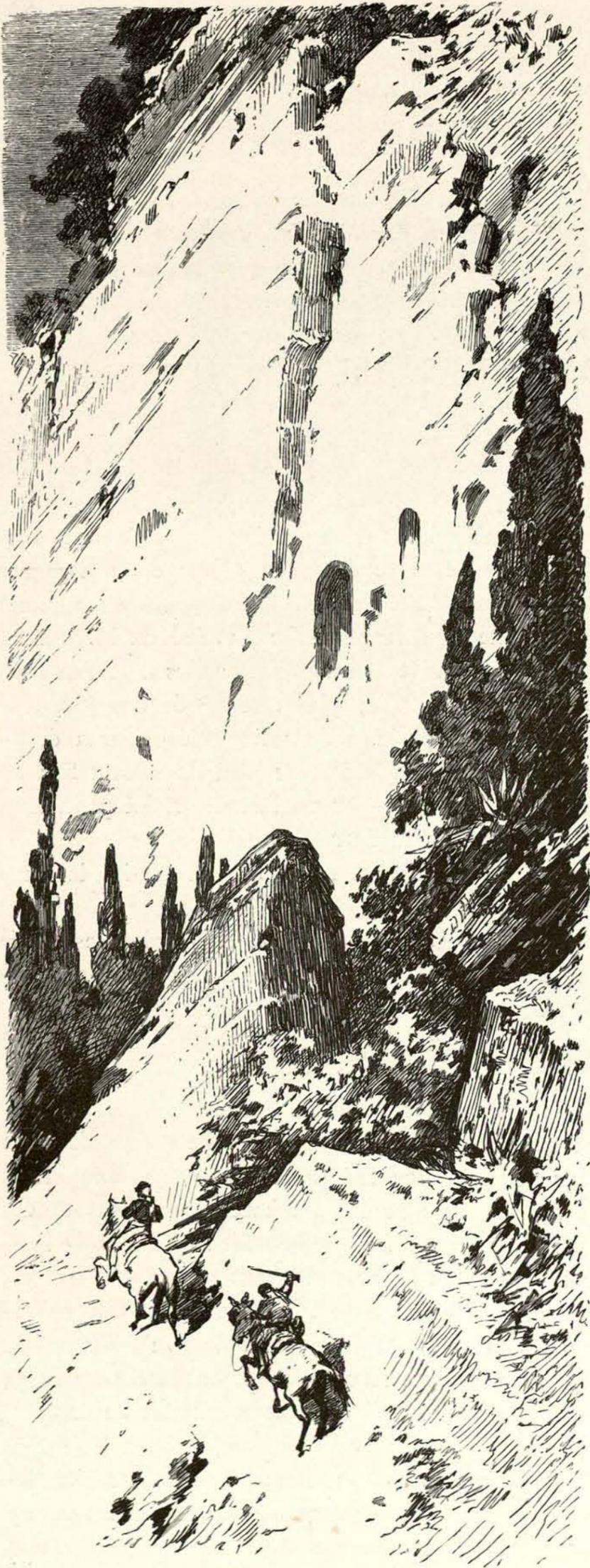
Un des meilleurs écrivains humoristiques de notre époque, Théophile Gautier, a décrit avec beaucoup de verve dans son «Voyage en Espagne» les innombrables désagréments d'une nuit en diligence. Trop longtemps le pèlerin, qui de Barcelone voulait se rendre au pied du Montserrat, en fut réduit à ce lamentable mode de locomotion; plus d'un s'en souvient même encore avec terreur, mais, plus favorisé de nos jours, le voyageur a maintenant à sa disposition deux lignes de chemin de fer qui le conduisent en une couple d'heures au pied du versant Sud ou du versant Nord, selon qu'il préfère l'un ou l'autre, et lui permettent de jouir tout à son aise des beautés du paysage.

Nous choisissons comme devant offrir plus de variété la route du Sud, de Barcelone à Tarragone.

A peine avons-nous quitté la gare, située au Nord-Ouest de la ville en haut de la Rambla, que nous traversons déjà le plus pittoresque pays. Des jardins remplis de buissons d'aloës en pleine floraison, des vignobles, des champs d'oliviers bordent la voie des deux côtés: à gauche nous laissons derrière nous le Montjuich, et, dépassant le joyeux groupe des maisons de campagne et villas de San Gervasio, nous arrivons sans transition aux filatures et établissements de tissage de Sans.

A partir de ce point, l'industrie catalane nous poursuit sans relâche. Avec des paysages de la plus grande beauté alternent continuellement des fabriques munies de hautes cheminées et des chutes d'eau doublées de moteurs à vapeur: Bordeta, Esplugas et St. Just filent le lin et la laine et tissent en même temps des étoffes pour l'Espagne et le Portugal tout entiers. Le sol est sillonné et richement arrosé par des canaux d'irrigation qu'alimente la célèbre rivière du Llobregat; l'agriculture prospère dans les établissements modèles d'Hospitalet et de San Isidoro; les métiers de Cornella fournissent des étoffes de coton à toute la contrée, et les manufactures de dentelles de San Felion et de Llobregat, qui donnent du travail à plusieurs milliers de femmes, ont, même à l'étranger, une grande réputation.

Dans la fertile région de Molins de Rey, les moulins font nuit et jour entendre leur tic-tac, la vigne est cultivée avec succès, le coing et l'abricot mûrissent à plaisir, et le lin donne, en un seul été, une double récolte.



ASCENSION DU MONTSERRAT.

A la sortie d'un tunnel, nous apparaît bientôt au sommet d'une colline le vieux château de Papiol, et bien loin derrière lui se dressent les cimes crénelées du Montserrat<sup>1)</sup>, dont les flancs laissent échapper torrentueusement les eaux du Llobregat.

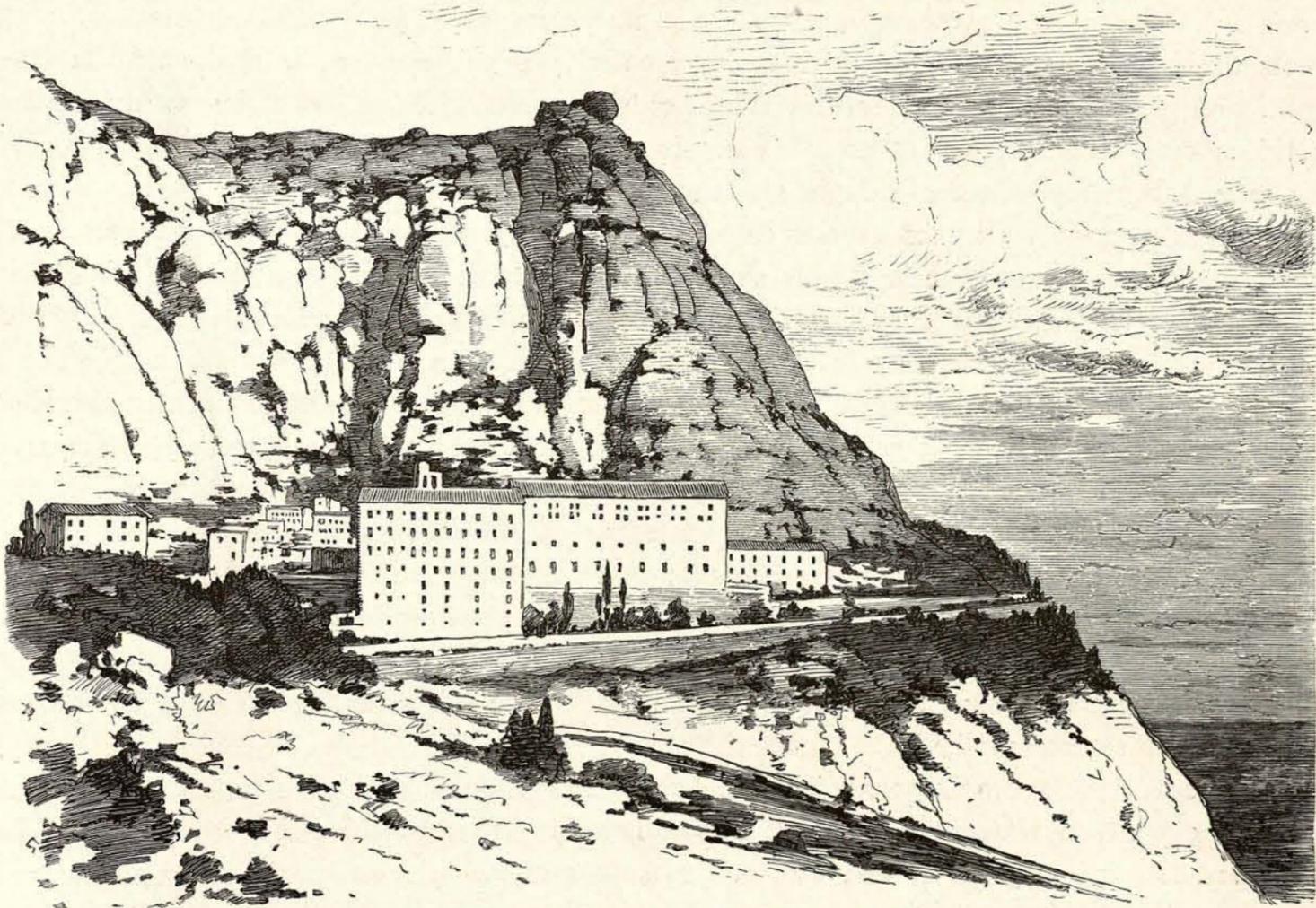
Second tunnel, et sur un roc en saillie nous apercevons Martorell avec son pont du diable, encore en service aujourd'hui, bien que, d'après une inscription qu'il porte en son milieu sur un arc de triomphe, il ait été construit en l'an 535 de la fondation de Rome en l'honneur d'Hamilcar de Carthage. Au fond, Olesa et Colbato. C'est là que nous quittons le train et la ligne du chemin de fer pour nous engager dans les solitudes rocheuses du mont sacré, qui se dresse maintenant devant nous dans toute son imposante majesté.

Bientôt nous sommes délivrés des misérables cabanes et des pauvres habitants de Colbato; nous laissons derrière nous les derniers oliviers et les derniers aloës. Par une pente assez douce d'abord, puis de plus en plus raide, tantôt au bord d'abîmes rocheux, tantôt sur un sol pierreux qui se dérobe sous le pied, tantôt sur des plateaux polis aussi glissants que de la glace, parfois même par une série de marches escarpées, le mulet nous fait d'un pas assuré gravir des pentes vertigineuses, où, toute végétation ayant presque entièrement disparu, on ne voit plus que par hasard, comme de minuscules oasis au sein de ce désert, quelques petites fleurs alpestres émergeant du milieu des pierres et de rares touffes d'herbe qu'un maigre filet d'eau, échappé d'une modeste source, suffit à faire surgir de ce sol calcaire. La montagne devient de plus en plus sauvage, de plus en plus sinistre, et toujours, au fur et à mesure, l'horizon s'étend plus ravissant.

1) Le Montserrat, ou Mons-serratus des Romains, est une montagne dentelée en forme de scie et d'une hauteur d'environ 1300 mètres.

Loin des bruits de ce monde, il semble que chaque pas nous rapproche du ciel et nous entraîne vers un monde titanesque. Le roulement des petites pierres qui dégringolent dans le précipice, le ronflement de notre bête qui s'essouffle, le mugissement du torrent qui gronde au fond de la gorge sont les seuls sons qui dans cette étrange solitude se renouvellent éternellement et nous font presque oublier tout le reste du monde.

Toujours immense et cependant toujours plus gigantesque, la mer de pierres, immobile dans sa nudité, nous découvre à chaque instant des formes, des images, des figures, des teintes, que nous n'avions jamais jusqu'alors ni rencontrées, ni même soupçonnées. Les prosaïques impressions de la vie de chaque jour disparaissent complètement de nos esprits et nous cherchons en vain dans le domaine des grandeurs mesurables quelques termes de comparaison: rien au



LE MONASTÈRE DU MONTSERRAT.

monde ne peut entrer en parallèle avec ces sauvages et terrifiantes parois rocheuses, que gravit, semblable à des fourmis grimant le long d'un chêne, la misérable créature humaine. Chaque pas nous découvre de nouvelles merveilles, chaque coup d'œil nous procure un nouveau frisson, chaque tournant nous apporte une nouvelle terreur.

Seul, insensible à la vue de tant d'horreurs, le mulet, la tête baissée et toujours agitée par un perpétuel balancement, continue à trotter en cherchant habilement son chemin, évitant tout danger par la prudence de son instinct, et faisant résonner en cadence ses petits sabots ferrés sur le sentier pierreux, péniblement conquis sur le rocher par l'industrie de l'homme.

Pas un signe de vie n'apparaît dans ce chaos de pierres, que, dans un moment de colère, le Créateur semble avoir jeté là en désordre, comme pour laisser inachevée une partie de son œuvre. Le touriste se croit transporté sur quelque autre planète, jusqu'au moment où, tout-à-coup, après plusieurs heures d'ascension, un tournant aigu lui laisse apercevoir des toits,

des murailles, le campanario d'une église de couvent, le tout collé au rocher comme un nid d'hirondelles et transporté là comme par enchantement.

Les murs silencieux du monastère, avec leurs cellules et leurs petites niches de fenêtres, se dressent devant les yeux, et comme un phare, qui, de la terre, envoie au navigateur ses signaux lumineux, les toits du couvent, étincelants des rayons d'un soleil trop crû, dirigent sur le touriste leurs reflets scintillants.

Si les murailles, les cellules, les corridors de cette antique abbaye ont été partiellement détruits par les atteintes brutales de la guerre, roussis par la flamme de l'incendie et noircis par la poudre; si ses portes, rongées par la dent du temps, reposent à moitié pourries sur leurs gonds rouillés, le vieux couvent n'en reste pas moins debout, comme un avertissement, pour nous rappeler le temps, où les moines célèbres qui l'habitaient lançaient jusqu'aux voûtes de leur église le *Gloria in excelsis* et le *De profundis*, pendant que les pèlerins et les pénitents venaient des quatre points cardinaux mouiller de leurs larmes de repentir la noire image de la madone miraculeuse.

Oui, les bassins sont à sec, les fontaines sont taries, les arcades et les voûtes tombent en ruine; oui, sur le parvis, les murailles déchiquetées des cellules dressent lamentablement dans l'air leurs colonnettes élancées et leurs gracieux chapiteaux; oui, les niches, dépouillées de leurs saintes images, sont vides; les caveaux funéraires mêmes sont là ouverts à tous, et ces saintes demeures, où les princes venaient jadis s'agenouiller à côté des mendiants, se sont vu brutalement ravir et leur ancienne grandeur et leur antique éclat, mais, malgré tout, ce qui subsiste encore témoigne éloquemment de la splendeur passée.

Dans le sanctuaire, brûlaient autrefois quatre-vingts grands chandeliers d'argent, aujourd'hui disparus, dont la lumière allait se réfléchir sur les parvis de marbre de la chapelle. Aux bras de la Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, sous sa couronne de perles et ses vêtements de brocart d'or, dirigeait gracieusement ses regards vers les pénitents, qui, étendus à ses pieds le front dans la poussière, se frappaient la poitrine repentants et contrits.

Nous arrachant à ces souvenirs, nous laissons le mulet dans la cour du couvent, et dirigeons nos pas vers la cime la plus élevée de la montagne, qui, d'après la légende, se serait fendue subitement en deux parties, au moment même où le Christ en croix s'écria, en inclinant la tête: «Tout est accompli.»

Le sentier va toujours se rétrécissant, l'air se raréfie de plus en plus, une mer de pierres, pleine de gigantesques fantômes, s'ouvre devant nos pas. Statues colossales, tours, pyramides, cônes, arcades, sphynx, nains, aiguilles, coupoles, dômes, telles sont les figures que nous présente notre imagination surexcitée.

Enfin nous voici sur le San Geronimo, sur le sommet crevassé du Montserrat. De cet étroit plateau, la vue est vraiment admirable, et nos yeux errent enivrés sur l'immense région qui s'étend à nos pieds. A l'extrême nord, court, sous ses hautes cimes neigeuses, la longue chaîne des Pyrénées, véritable muraille de l'Espagne, qui, telle qu'une arête d'argent sur champ d'azur, sépare la péninsule du reste du continent. A travers les plaines de l'Aragon, les vignobles et les vergers de la Catalogne, serpentent, comme des fils de soie blancs étincelants sous le soleil, d'innombrables rivières, la Cinca, l'Eséra, la Bibargozana, la Naguera, le Segre et le Llobregat, qui vont porter à l'Océan l'eau coulant des glaciers. Vers le Sud-Est, au milieu de la mer, gisent, perdues dans une brume bleuâtre, les fertiles Baléares et les îles divines de Majorque dont une végétation luxuriante fait un nouvel Eden. Derrière nous, les contours azurés des Sierras de Valence ferment ce cirque enchanteur, dont le centre, représenté par le cône calcaire du Montserrat que nous foulons aux pieds, forme une espèce de citadelle sortie des entrailles de la terre, et domine de sa taille gigantesque tout le pays qui s'étend au loin devant lui. En bas, dans un

fond nébuleux, fument les cheminées de Sabadell et de Tarasa, lançant lentement dans l'air la vapeur de plusieurs milliers de métiers. Plus bas encore se dessinent en couleurs variées les gracieuses campagnes d'Olesa et ses collines et ses vallées. L'œil va chercher dans le lointain les torrents et les cascades de Buxadell, qui, semblables à de l'airain fondu, s'élancent du haut des rochers au fond des précipices, pour aller mêler fraternellement leurs eaux à celles du Llobregat. Enfin, tout en bas, dans une gorge profonde qui leur procure l'ombre rafraîchissante de ses hautes parois, les petites maisonnettes de Monistrol apparaissent suspendues au roc comme des nids d'oiseaux, tandis que, dans les lointains de l'horizon, scintille au milieu des toits, comme un cristal étincelant, la haute coupole de la cathédrale de Manresa.

Le jour baisse et, quittant bien à regret notre observatoire élevé, nous prenons, pour redescendre au couvent, le chemin du retour. Dès notre arrivée, le *posentador* nous conduit à une petite cellule, y place une cruche à côté de la modeste couchette, et, derrière lui, la porte se referme en grinçant légèrement sur ses gonds. Une petite promenade à travers les portiques, dont la lune, à son lever, éclaire les murailles d'une lueur sépulcrale, nous amène ensuite au balcon des moines, perché comme un donjon au-dessus d'une effroyable gorge de deux mille pieds de profondeur, au fond de laquelle le Llobregat a su se frayer, en serpentant, un chemin vers l'Océan voisin.

Les Dugatelles ou Rochers des Larmes, dont les parois laissent échapper goutte à goutte une eau glacée plus pure que le cristal, projettent, ainsi que plusieurs autres colosses de pierre, de noires ombres épaisses jusque dans le précipice qui renvoie à nos oreilles, comme les échos d'un mystérieux concert des éléments, les mugissements du torrent, le fracas des éboulis, et les mille bruits de la nature.

Derrière nous, dans le petit jardin qu'un moine est parvenu, par toute une vie de patients efforts, à conquérir sur le sol dénudé de ce plateau rocheux, murmure discrètement une toute petite fontaine, arrosant de son filet d'eau les plates-bandes soigneusement compassées, dans lesquelles fleurissent, fraîches et luxuriantes, des roses et de petites plantes alpestres.

C'est à grand'peine que nous quittons ces lieux pleins de silence et de paix et que nous allons enfin reposer dans notre cellule sous la protection de la madone de Montserrat, pour rendre à nos membres fatigués la force nécessaire à la descente du lendemain.

Dans ces lieux, dont la tranquillité mystérieuse nous endort aujourd'hui au sein des plus douces rêveries, ont sévi au commencement de ce siècle toutes les horreurs de la guerre. Ici même, Espagnols et Français ont combattu jusqu'à complète extermination des deux camps; les paisibles murailles du couvent, transformées en remparts par les Espagnols, ont été emportées d'assaut par l'ennemi, et c'est à leur solidité, contre laquelle échoua la poudre de mine, que l'abbaye dut sa conservation. Lorsque plus tard le roi Ferdinand VII fut remonté sur le trône les quelques moines survivants firent les plus grands efforts pour restaurer leur couvent ravagé, mais, comme ils furent de nouveau chassés en 1820, le monastère est resté en ruine depuis cette époque.

C'est, dit-on, dans l'abbaye du Montserrat, devant l'image sacrée de la madone, qu'auraient eu lieu la guérison miraculeuse et la conversion du capitaine Inigo Lopez de Recalde de Loyola, qui, estropié par un coup de feu au siège de Pampelune, conçut au couvent même l'idée de la fondation de l'ordre des Jésuites, ne se fit plus appeler désormais qu'Ignace de Loyola, et mourut à Rome, comme premier général des Jésuites, le 31 juillet 1556.

Le lendemain matin, bien reposés, et non sans avoir au préalable déposé notre obole dans la main décharnée du mendiant centenaire qui garde le Montserrat, nous effectuons par le versant nord notre descente du mont sacré, et nous gagnons la station de Monistrol, encaissée au fond de la vallée du Llobregat, qui se jette en ce point même dans la gorge de Montserrat.

Nous prenons le train pour Saragosse, nous commençons par traverser plusieurs tunnels, et sur le pont de Castalet, nous jetons un dernier regard sur le Llobregat, qui mugit fougueusement au-dessous de nous, et sur le paisible couvent, perché maintenant à une hauteur vertigineuse, et dans lequel nous avons, la veille au soir, trouvé l'hospitalité.

Un vieux pont romain, encore bien conservé sur sa grande arche en pierres de taille, s'appuie fraternellement contre le nouveau pont qui nous conduit de l'autre côté du Cordoner. Sur le pavé inégal de l'ancien passage, exclusivement pratiqué maintenant par quelques chèvres et quelques bêtes de somme, défilaient il y a deux mille ans, traînant après elle la victoire et



PUIG ELIAS, LE MENDIANT CENTENAIRE DU MONTSERRAT.

la ruine, l'infanterie et la cavalerie romaines; là, où, de nos jours, le chemin de fer, comme un trait d'union salubre et pacificateur, sillonne le pays en tous sens; là, où les bienfaits de la civilisation couvrent aujourd'hui la plaine, les Romains ont jadis combattu avec les Carthaginois et engraisé la terre de leur sang.

Désormais, comme deux vivants témoignages des instincts destructeurs de la période barbare et des tendances créatrices de la civilisation moderne, les deux ponts restent debout à côté l'un de l'autre: le premier, de jour en jour plus délaissé; le second, sans cesse traversé par une foule joyeuse et active au travail.

La cathédrale de Manresa se dresse à nos yeux dans tout son éclat. A la place des couvents et des anachorètes d'un passé récent, de florissantes manufactures de draps et de laborieux

ouvriers ont maintenant pris possession souveraine du pays; là, où de pieux moines chantaient naguère en chœur vêpres et matines, passant leur temps dans l'oisiveté matérielle de la contemplation, on entend aujourd'hui le roulement des métiers et le murmure des broches mécaniques, pendant que les cheminées toujours fumantes des machines à vapeur remplacent de leur côté les orgues et les *campaneros*.

Sans nous arrêter ici, nous nous engageons dans le passage de la Sierra de Calaf. Les tunnels se succèdent presque sans interruption jusqu'à la ligne de partage des eaux: c'est une contrée, triste et déserte, qui offre à peine la nourriture suffisante à une demi-douzaine de chèvres. Déjà, la voie ferrée nous a fait gravir plus de sept cents mètres jusqu'au petit village de San Guim, pour redescendre ensuite dans la plaine, de l'autre côté de la montagne, avec une différence de niveau à peu près égale. Nous passons rapidement devant le château mauresque de Santa-Fé et l'ancienne place fortifiée de Monfalco Muralia, et, après avoir laissé derrière nous Gervera, vieille citadelle du clergé, aujourd'hui abandonnée par ses anciens maîtres, nous pénétrons dans les steppes monotones d'Urgel. Au milieu d'alternatives incessantes de beautés et d'horreurs, de champs cultivés et de landes arides, nous voyons défilé devant nous Bellpuig, lieu de sépulture de l'illustre Don Ramon de Cordoue, mort en 1522, Mollerusa, Bell-Lloch, et traversant le Segre, nous entrons dans la gare de Lérida, l'Illers des premiers habitants de la ville. C'est en apparence une contrée bénie du ciel. Des vignes, des mûriers, des arbres fruitiers, des oliviers, tels sont, vus de la tour de la cathédrale, les produits de cette vaste plaine et de ces vallées couvertes de chaumières et de maisons de campagne, de fermes et de petits villages. Au Nord, les montagnes de Monsech et les plus hauts sommets des Pyrénées élèvent dans les airs leurs cimes neigeuses. L'immense Maldeta, «*la Maudite*» montre aussi son front dans le lointain, tandis que, vers le Nord-Est, l'horizon est borné par la mer. Au Sud, à moitié perdues dans la brume, s'étendent jusqu'à Saragosse et à Daroca, les campagnes et les montagnes de l'Aragon.

La vieille cathédrale de Lérida, reste caduc, mais encore fort beau, d'une architecture byzantino-gothique très-discrètement modifiée par quelques raccords de style arabe, est aussi remarquable que le couvent qui l'avoisine avec ses jolies colonnes, ses arcades et ses architraves. Bâtie sous Charles III, elle a hérité de tous les droits ecclésiastiques de la vénérable église primitive, aujourd'hui transformée en caserne, et conserve, entre autres curiosités, les langes de l'enfant Jésus, sans que la chronique puisse d'ailleurs indiquer de quelle manière ces précieuses reliques sont arrivées à Lérida.

Lérida est une importante gare de bifurcation pour les lignes du Nord-Est, du Nord-Ouest et du Sud. Les chemins de fer forment dès maintenant en Espagne un réseau très-étendu et assurent largement les communications. Leur longueur totale comprend environ six mille cinq cents kilomètres, et ils mettent aujourd'hui toutes les grandes villes en relations directes avec la capitale comme avec l'étranger. Assurément moins confortables et plus chers que dans certains autres pays, ils ont cependant en général, pris modèle pour leur exploitation sur les réseaux français, et ont déjà fait disparaître en grande partie ces diligences, qui faisaient naguère encore l'effroi des voyageurs. Aussi, toutes les aventures que les anciens touristes notaient avec prédilection dans leurs carnets ne sont plus guère que de l'histoire ancienne: *rateros* et mendiants ont diminué d'une manière surprenante, car la civilisation n'est pas moins ennemie de la mendicité que des voleurs de grand chemin, et les relais de poste avec leurs misérables auberges, les diligences versées sur des routes à se rompre le cou, les voitures en détresse par suite de quelque roue cassée ou de quelque essieu brisé ne rempliront plus comme autrefois, dans les descriptions de voyage à venir, un certain nombre de feuillets. De nos jours,

nous sommes, Dieu merci, bien mieux servis en Espagne, et quiconque pourrait par hasard en douter s'en convaincra aisément à Lérida, dans une simple petite ville de douze mille habitants, pour peu qu'il daigne venir s'asseoir à la table d'hôte du buffet de la gare, où la musique même ne lui fera pas faute, si toutefois on peut baptiser de ce nom les tristes couplets détachés que chante, en s'accompagnant sur sa guitare, une jeune fille privée récemment de la vue par un accident de chemin de fer.

L'heure du train nous laisse le temps d'ajouter quelques détails relatifs à l'histoire de Lérida.

Sur la fondation de la vieille cité celtibérique, on ne sait rien de certain. Au temps des Romains, elle fut le siège d'un municipe; dès l'époque des Goths, il s'y réunit plusieurs évêques, et, en 546, elle donna dans ses murs l'hospitalité à un grand concile. Tombée plus tard en la possession des Maures, elle leur fut enlevée en 1149 par le Comte Ramon Bérenguer de Barcelone, qui la réunit à ses États. En 1300, Jaime II d'Aragon y rétablit la vieille université, qui s'était dissoute lors des invasions des conquérants du nord, et lui accorda des privilèges très-étendus. C'est encore ici qu'ont siégé en 1515 les Cortès catalanes. Sous Louis XIV, le prince de Condé rencontra, au siège de Lérida, une grande résistance. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la ville prit parti pour l'archiduc Charles, mais, en dépit de son héroïque défense, elle fut prise en 1707 par les forces réunies des armées anglo-françaises commandées par Warwick et le duc d'Orléans. Enfin, en 1810, les Français, sous la conduite du maréchal Suchet, emportèrent de nouveau la ville d'assaut, la mirent au pillage et y firent un grand carnage.

Lérida est un centre de fabrication assez important pour le traitement de la laine et du coton, la mégisserie et la préparation du verre. La province de Huesca y trouve en même temps un bon débouché pour sa grosse production de grains, et la proximité de la montagne y entretient un fort commerce de bois.

De Lérida, le chemin de fer nous amène rapidement à la frontière de la Catalogne. Almacellas est déjà derrière nous. Nous traversons, en passant devant des villes abandonnées et plus ou moins en ruine, les plaines monotones de l'Aragon. Binefar, Monzon avec son pont en treillis jeté sur la Cinca, Selgua n'offrent aucun intérêt. Pas de champs cultivés, ni de forêts, ni de prairies pour reposer le regard. Rien qu'une bruyère jaunâtre, qui, recouverte d'une teinte d'ocre par les rayons brûlants du soleil, s'étend, auprès de Lastanosa et de Sariñena, jusqu'au pied des hautes montagnes voisines. Encore quelques stations, et, vers le soir, couverts de poussière, brisés par la chaleur, nous atteignons enfin Saragosse, la capitale de l'Aragon.





LES ARMES DE SARAGOSSE.





## SARAGOSSE.

*Immortal ciudad*, Saragosse, la ville immortelle, capitale de l'Aragon, résidence d'un archevêque, siège d'une cour d'appel et d'une université, possède au point de vue historique le plus glorieux passé du monde, et peut venir hardiment prendre place, pour l'héroïsme et la fidélité, à côté de Troie, de Numance et de Sagonte.

Toutefois le courage, avec lequel elle a sans cesse lutté contre toute invasion ennemie et spécialement contre la dernière invasion française, n'a pas peu contribué à la destruction de ses édifices et de sa prospérité. La Salduba des temps antiques, fondée par les Celtibériens, désignée plus tard par les Romains sous le nom de Caesar-Augusta, dont on a fait par contraction Zaragoza ou Saragosse, fut découverte dès l'époque la plus reculée par Tubal, gendre de Japhet. A la recherche de nouveaux pâturages, il avait entrepris avec ses hommes un dangereux voyage par mer, et, après avoir erré longtemps en vue de la côte méridionale d'Espagne, il finit par débarquer auprès de Fretum Calpe (Gibraltar). Longeant ensuite la côte pour se diriger toujours vers le Nord, il rencontra bientôt un grand fleuve, l'Ebre des géographes modernes, et en remonta le cours à travers une suite ininterrompue de plaines fertiles, jusqu'à ce qu'il atteignît enfin les ruines d'une grande ville, au milieu d'une contrée bénie qui lui parut offrir toutes les conditions favorables à la fondation d'une colonie. De gras pâturages, un fleuve navigable abondamment peuplé de poissons, des sources minérales<sup>1)</sup>, des chasses superbes, des mines de sel<sup>2)</sup> et de riches gisements métallifères lui firent considérer ce pays comme la terre promise, et, prenant dès lors comme base de ses opérations les ruines de l'ancienne ville, il se mit assidûment avec tous les siens à construire une nouvelle cité, à laquelle il donna le nom d'Auripa, justifié, s'il faut en croire une antique tradition, par la richesse aurifère des ruisseaux et rivières des environs. La réputation de ce nouveau centre de population se répandit aussitôt jusqu'aux extrémités de l'Orient, et une seconde peuplade puissante, les Ibères, qui habitait au pied du Caucase et dans les plaines de l'Assyrie, quitta sans retard le foyer natal pour émigrer en Occident. Elle ne tarda pas, elle aussi, à atteindre le même grand fleuve que ses prédécesseurs, lui donna le nom d'Ibérus (Ebre), et, battant le pays jusqu'à Auripa, unit en ce point ses vertus guerrières à celles du peuple de pasteurs, dont Tubal

1) Ce sont sans doute aujourd'hui les stations thermales d'Alhama, Tiermas et Quinto.

2) Ce sont aujourd'hui les salines de Castellar, de Remolinos et de Sastaja.

était le père. C'est alors aussi qu'Auripa, la ville de l'or, devint Salduba, la ville du sel, et c'est déjà le nom que portaient le pays et son chef-lieu, lorsque, remontant à son tour l'Ebre avec ses Carthaginois, Hamilcar Barcas trouva la mort dans les eaux de ce fleuve, en fuyant honteusement devant les laborieux habitants, qu'il était venu injustement provoquer au combat.

Son gendre Hasdrubal ne fut pas plus heureux et périt assassiné par un berger, nommé Bétel.

Les luttes, toujours glorieuses, souvent même victorieuses, des Carthaginois contre l'armée romaine, qui avait envahi le territoire sous la conduite de Cnéius Scipion, leur soumission par Lucius Cornélius Scipion, enfin, en 45 avant J. C., l'incendie de Salduba sous Jules César, témoignent des rudes combats que Saragosse eut à soutenir dès les temps les plus reculés, comme autant de sinistres présages de son avenir orageux.

A son arrivée dans le pays, César Auguste ne trouva guère qu'un monceau de décombres à la place de la ville détruite par Jules César. Cependant, en considération de l'excellente position qu'elle occupait au point de jonction de trois importantes provinces d'Espagne, la Celtibérie, l'Editanie et la Vasconie, il releva ses murailles, l'entoura de fortifications, en fit le siège d'une magistrature, lui donna la langue et la législation romaines ainsi que le droit de battre monnaie, et l'éleva au rang de ville libre, *colonia immunis*.

Rome envoya aussitôt ses citoyens les plus distingués à Cæsar-Augusta. Le commerce, l'industrie, les sciences commencèrent à y prospérer. On y vit comme duumvirs, sous César Auguste, Lucius Cassius et Caius Valerius Fenestella.

Pour les Editaniens et les Celtibériens, il ne resta bientôt plus d'autre parti à prendre que de se mêler franchement à leurs vainqueurs et d'adopter les lois, les mœurs et la langue de Rome. Sur ces entrefaites, l'Empereur Auguste vint à mourir en l'an 14 avant J. C., et il laissa après lui en Espagne les plus profonds regrets. Son successeur Tibère donna à cette ville de Cæsar-Augusta jusque-là si heureuse des gouverneurs cruels. Des révoltes contre leur despotisme éclatèrent dans la population désormais tyrannisée.

Le sénat romain envoya en Espagne un proconsul du nom de Julius Bésus. Il fut assassiné. Par esprit de vengeance, Tibère déchaîna sur l'Espagne son impitoyable cruauté. Le peuple, jadis si fidèle, si brave, si loyal, fut réduit par l'oppression à devenir tout à la fois l'esclave et l'ennemi de Rome, et c'est ainsi que les voies s'aplanirent pour préparer l'avènement d'une domination étrangère.

## SANTIAGO.

Caius Caligula était sur le trône de Rome. Cæsar-Augusta, la ville impériale, s'était élevée rapidement à un niveau inespéré. En 39 après J. C., Rome lui envoya un nouveau gouverneur, Caius Appius Silanus, qui, tenant sous un sceptre de fer la ville et la province, ne fit qu'attiser ardemment le feu de la révolte qui couvait toujours en secret. Le pays, depuis longtemps miné, ne s'était jamais encore trouvé mieux préparé à accueillir un sauveur, de quelque côté qu'il pût venir. C'est alors que, franchissant les Pyrénées, descendit dans la plaine un homme simple et droit, qui semblait appelé à briser le joug romain et à renverser les dieux du paganisme. Cet homme, c'était Jacques, le disciple de Jésus, l'apôtre de la Palestine, que toute l'Espagne connaît et révère encore sous le nom de *Santiago de Compostella*. Il fit avec modestie, mais aussi avec hardiesse, son entrée dans la ville tyrannisée, et, bravant à chaque instant le danger de mort, il se mit à enseigner et prêcher le christianisme, et lui attira en peu de temps

d'innombrables disciples. A cette croisade, dont il plaça le point de départ à Saragosse, vinrent s'adjoindre des hommes comme Athanase de Tolède, Torquatus de Bilbilis (Calatayud), Iscius de Turrigio (Tarragone), Euphrasius d'Evia (Sariñena), Triphonius de Tricio (Tauste), Indalécus de Caspé, Théodore, Segundus et Célius de Saragosse, des hommes enfin qui, sous un gouvernement, comme celui de ce temps, devaient être toujours prêts à verser leur sang pour la nouvelle doctrine.

Et, de fait, les premiers martyrs d'Espagne furent, avec Epitacius, deux évêques de Cæsar-Augusta, Athanase et Théodore, qui formèrent courageusement l'avant-garde des nombreux chrétiens destinés à périr pour leur foi.

## LA CATHÉDRALE.

### EL PILÁR DE LOS ANJELES.

La cathédrale de Saragosse est, d'après la légende, située sur l'emplacement même, où l'on dit qu'à cette époque, Santiago, le patron de l'Espagne, touché par une apparition de la Madone, construisit une toute petite église, le premier temple chrétien de la péninsule, où les premiers fidèles tenaient leurs réunions secrètes.

Une statue de la Vierge debout sur un pilier de jaspe, entouré d'anges de toutes parts et appelé à cause de cela *el pilár de los Anjeles*, le pilier des Anges, remonte, à ce que l'on prétend, à ces temps antiques, et exerce encore aujourd'hui, comme image miraculeuse, une puissante attraction. C'est même à elle que la cathédrale actuelle doit le nom sous lequel on a désigné toujours: *Maria del Pilár*, Notre-Dame du Pilier. Une centaine de grosses lampes en argent et des milliers de cierges brûlent nuit et jour devant la statue, au milieu de ce sanctuaire, dont le seuil a fini par s'user sous les pas et les baisers des pèlerins.

La première pierre de la cathédrale actuelle fut posée en 1686 par l'architecte Francisco Herrera. Depuis cette époque, l'édifice a résisté à toutes les injures du temps, et la façon, dont il a bravé au commencement de ce siècle le terrible bombardement des Français, n'a fait qu'augmenter la foi des habitants dans la puissance miraculeuse de la madone. Primitivement, il n'y avait que la grande nef, où l'on admire encore le magnifique tableau d'autel de Damien Forment et les riches sculptures des stalles du chœur, et c'est plus tard seulement que furent construites les nefs latérales. Quant à la sacristie, où se trouve la Vierge du Pilier, elle est due à Ventura Rodriguez, qui la bâtit en 1753 par ordre de Ferdinand VI.

Les Maures infidèles, pendant tout le temps de leur séjour à Saragosse, témoignèrent le plus grand respect à cette image sacrée. Ils établirent autour de l'église une chaîne, qu'ils



LE PILIER DES ANGES.

s'interdirent sous peine de mort de franchir jamais, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces mécréants ait souillé de sa présence le seuil du sanctuaire.

En 409, les Vandales ne parvinrent pas à s'établir à Saragosse. La ville sut se maintenir sous le sceptre romain, alors tenu par l'Empereur d'Occident Majoranus, et pendant de longues années encore, elle brava seule, sous cette haute protection, toutes les invasions de l'étranger et des hordes barbares.

En 452, les Suèves, conduits par leur roi Requiarius, franchirent sous la bannière du Christ les portes de la ville. Mais, sous la domination de ces hordes guerrières, qui ne voyaient d'autre but à l'existence que la bataille et les conquêtes, la prospérité de la ville ne tarda pas à disparaître. Les arts et les sciences dépérèrent. Une nouvelle peuplade puissante suivit de près les Suèves, et se répandit victorieusement dans toute la péninsule: c'étaient les Goths d'Autolphe. Requiarius succomba dans la bataille qu'il engagea contre eux en 475, et le christianisme dut céder le pas à l'arianisme.

A dater de ce jour, les Goths se maintinrent pendant trois siècles en Espagne, et donnèrent trente-trois rois au pays. Leur dernier souverain, le dernier membre de la dynastie des Goths, fut le noble, vaillant et infortuné Rodrigue, auquel il était réservé d'être renversé par une esclave.



## FLORINDE ET RODRIGUE.



la cour de Rodrigue, le dernier roi des Goths, et de son épouse Egolina, vivait en qualité de demoiselle d'honneur une jeune Andalousie d'une rare beauté et d'une grâce exceptionnelle, Florinde, fille du comte Don Julien, Gouverneur de Ceuta et d'Algésiras. Le feu de ses beaux yeux noirs et les charmes de sa personne exerçaient une irrésistible attraction sur tous les chevaliers de la cour, et principalement sur le jeune roi, qui ne tarda pas à brûler d'amour pour elle.

C'est alors que le mauvais destin vint se jeter entre eux sous la forme d'une esclave mauresque, du nom d'Alifa, et alors aussi les trônes s'écroulèrent et les peuples tremblèrent.

Alifa, jalouse de sa maîtresse, sut, par la calomnie et les embûches de la trahison, changer la passion du roi des Goths en une haine amère, qui finit, à ce que raconte la légende, par entraîner le bannissement de la belle demoiselle d'honneur.

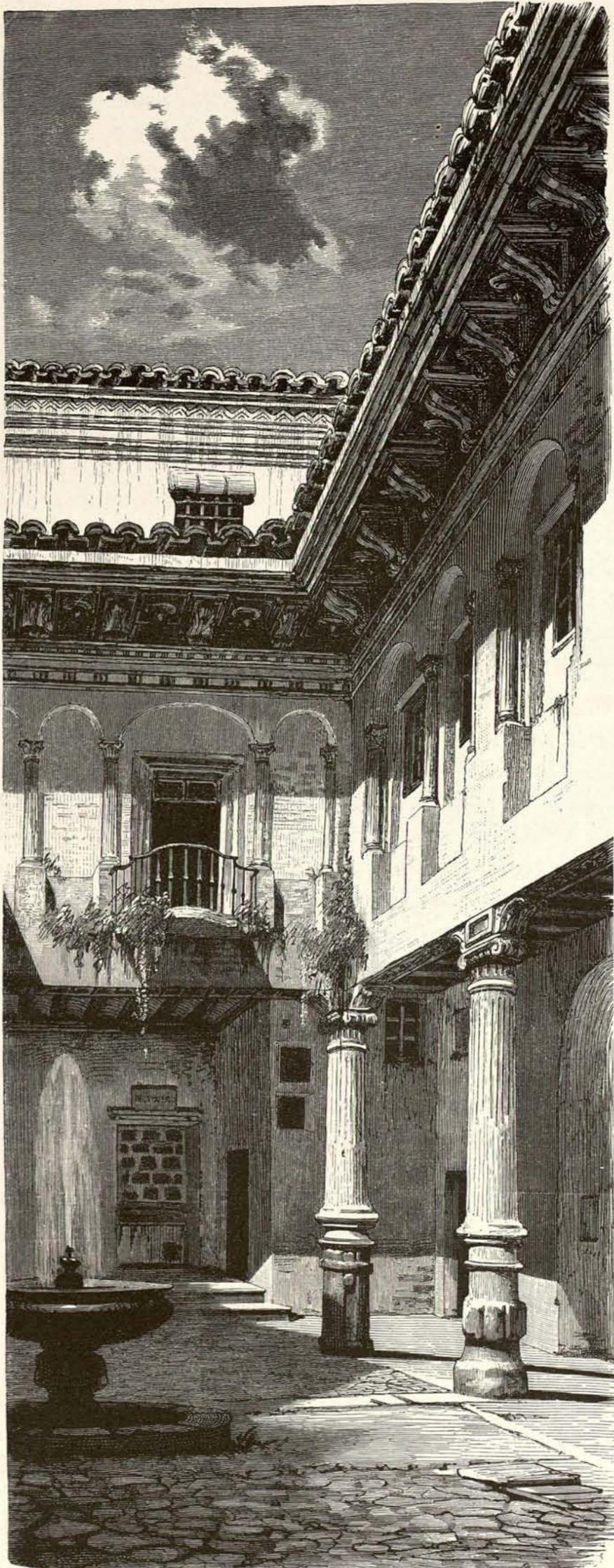
Florinde quitta en toute hâte la reine et la cour, et, la mort dans l'âme, courut se réfugier dans les bras de son père, auquel elle raconta son infortune et dépeignit l'affront que venait de faire à sa race le roi des Goths.

Don Julien frémissait de rage, pendant que, prosternée à ses pieds, Florinde en larmes lui narrait son malheur, et, lorsqu'elle eut fini, il jura solennellement de se venger du roi des Goths et de l'exterminer sans pitié, lui et les siens.

Il pensait en ce moment à ces vaillants guerriers, à ces peuplades avides de butin, qui, de l'autre côté du détroit, dans les steppes brûlantes et sablonneuses de l'Afrique, passaient leur temps à exercer leurs coursiers et à lancer leurs épieux.

Pour l'Espagne tout entière, le sort en était jeté, jeté par la main d'une esclave égyptienne, d'Alifa, la moresse!

Mouza, le chef redouté des Arabes, était sur son étalon Myrador, et, du haut de sa selle, dirigeait vers la côte bénie de l'Andalousie des regards pleins d'une jalouse envie, lorsqu'un messenger vint lui remettre avec l'anneau de Don Julien, Gouverneur de Ceuta et d'Algésiras, un parchemin couvert d'écriture et contenant ces mots: «Rassemble tes gens, traverse le détroit, viens m'aider à chasser le roi des Goths, et comme récompense, tu recevras la Tingitanie, la Maurétanie et la Bétique (Andalousie).»



COUR D'UN VIEUX PALAIS À SARAGOSSE.

Peu de temps après cette invitation si néfaste et si funeste pour toute la péninsule, on vit, avec l'assistance de Don Julien, le mauvais génie des Goths, aborder dans l'île écartée de Djezirah-al-Hadra, aujourd'hui désignée sous le nom d'Algésiras, quatre grands vaisseaux, d'où s'élançèrent tout d'abord sur le pays cinq cents hommes, destinés à servir d'éclaireurs et de pionniers.

Sous la conduite de leur chef, le Berbère Abd-el-Malek-el-Muferyde-Wasit, ils se mirent aussitôt à piller et brûler les villes et les campagnes qu'ils traversaient, et, dès que Mouza eut appris l'heureuse issue de ce débarquement, il envoya sans retard, sous le commandement du brave Tarik-ben-Zaïd, dix mille autres Berbères et trois mille Arabes, qui se répandirent comme un sombre nuage sur le sol de l'Espagne.

Ils étaient à peine débarqués au pied du rocher célèbre, qu'ils appelèrent en l'honneur de leur chef Gebel-al-Tarik (Gibraltar), que le roi Rodrigue comprit la nécessité de courir aux armes. Les 7, 8 et 9 septembre 714, son armée rencontra auprès de Xérès, sur les bords du Guadalete, les braves tribus de Zénédah, de Gomérah et de Masmudah, les troupes du traître Don Julien, les fils du roi Witiza, enfin, sous les ordres de l'évêque Opas de Séville, les juifs et les chrétiens rebelles. Ecrasé par le nombre, le roi Rodrigue perdit dans la bataille sa couronne et la vie.

Du coup, la puissance des Goths fut à jamais brisée, et, remontant peu à peu vers le nord, le croissant régna bientôt sur l'Espagne tout entière.

Avec les années arrivèrent dans le pays de grands et nobles Maures,

et parmi eux Hanhey-ben-Abdallah-el-Saani, le fondateur de la mosquée de Saragosse ou Sarakusta, comme les Sarrasins appelèrent désormais la ville.

Saragosse fut prise en 715 par Mouza et Tarik. Le premier s'établit dans l'Azuda del Ebro, le moderne San Juan de los Panetes, le second dans le Castillo del Sol, aujourd'hui devenu le Convento del Sepulcro.

La Salduba des descendants de Japhet, l'Auripa des Ibères, la Cæsar-Augusta des Romains, la Cesaracosta des Goths dut alors faire place à Medina-Sarakusta.

Sous la domination de l'Islam, la ville s'accrut d'un grand nombre de beaux édifices, de plusieurs mosquées et par dessus tout d'un magnifique Aljama (hôtel-de-ville), orné de coupes et de tours remarquables.

Bien que les Maures laissassent une entière liberté de conscience aux chrétiens de Sarakusta, une assez bonne partie de ses habitants se retira néanmoins dans les montagnes de l'Aragon, et, en s'y établissant, jeta la première base du futur royaume de ce nom.

En 777, régnait à Sarakusta, en qualité d'émir du califat de Cordoue, l'ambitieux Soleiman-el-Arabi. Pour atteindre son but, qui consistait à devenir seul maître de l'Espagne, il se révolta contre Cordoue, et appela à son secours Charlemagne, roi de France. Celui-ci passa les Pyrénées à la tête d'une armée formidable, et pénétra en 778 dans l'Aragon; mais, des troubles ayant éclaté sur ces entrefaites au sein de son royaume, il y dut retourner précipitamment, non sans avoir livré bataille aux Maures dans le défilé de Roncevaux, et perdu là, avec beaucoup d'hommes, son valeureux Roland.

Après deux ans de résistance contre les Omajades, Sarakusta succomba enfin et capitula en 780. En 1014, Mondhir-el-Hakem-Almansor y fonda un royaume musulman, et, en 1117, Alphonse I<sup>er</sup>, en ayant fait la conquête après un siège de cinq années, y fixa la résidence des rois d'Aragon, qui s'y succédèrent au nombre de dix-sept pendant une période d'environ quatre cents ans.

Charles I<sup>er</sup>, et après lui ses successeurs Philippe II, Philippe III et Philippe IV s'engagèrent par serment à respecter les droits et privilèges de l'Aragon. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, nous trouvons Saragosse dans le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, ce qui provoqua plus tard la prise de la ville par le duc d'Orléans. En 1710, le général Guido de Starhemberg battit l'armée de Philippe dans un brillant combat auprès de Saragosse et s'empara de la ville au nom de l'archiduc Charles, son maître.

Des temps plus durs encore devaient venir pour Saragosse, quand il s'agit au commencement de ce siècle de combattre et repousser l'invasion française.

Murat avait fait le 24 mars 1808, comme lieutenant et représentant de Napoléon, son entrée triomphale à Madrid, mais, dès le 2 mai, le peuple de la capitale se soulevait contre lui. La répression fut sanglante, et le souvenir en reste consacré au Prado de Madrid par le modeste «monument du 2 mai», élevé par la population à la mémoire des victimes.

L'insurrection allumée à Madrid se répandit promptement dans toute l'Espagne. La junte, qui siégeait à Séville, ne craignit pas d'adresser à la France, au nom du roi Ferdinand VII retenu à Bayonne par Napoléon, une déclaration de guerre, qui ne tarda pas à être suivie d'événements célèbres dans l'histoire. L'amiral français Rosily dut capituler avec sa flotte auprès de Cadix, Valence résista bravement au général Moncey, Dupont ne fut pas plus heureux à Baylen, et la fortune des armes sembla vouloir sourire aux Espagnols.

Dès que l'insurrection qui avait éclaté à Madrid fut connue dans les provinces, les habitants de Saragosse résolurent de secouer par leurs propres forces le joug exécré des Français. José Palafox fut immédiatement nommé par le conseil de guerre capitaine général et gouverneur

de l'Aragon. On se mit avec une activité incroyable à fabriquer des armes. Plusieurs régiments espagnols en garnison à Pampelune et à Madrid n'hésitèrent pas à se dissoudre pour venir se joindre aux braves Aragonais. Le 15 juin, le général Lefebvre-Desnouettes marcha contre les insurgés de Saragosse, et battit, le 16, les troupes de Palafox. La ville se fortifia, et, mise en vingt-quatre heures à l'abri de toute surprise, elle fut aussitôt bloquée par l'ennemi.

Le 3 août, commença le bombardement de Saragosse; l'assaut fut donné dès le lendemain, et les Français réussirent à s'établir solidement dans le couvent de S<sup>ta</sup> Engracia. Ce fut alors le combat des rues et des maisons avec toutes ses horreurs, le pillage, l'incendie, le massacre. On combattit des deux côtés avec un acharnement fanatique: les Français ne parvinrent cependant pas à gagner du terrain.

La fuite de Joseph Bonaparte obligé de quitter Madrid, la retraite de l'armée française sur Vittoria et l'approche des troupes de Valence accourant au secours de Saragosse forcèrent le successeur de Lefebvre, le général Verdier, à lever le siège dans la nuit du 15 août. Les Français jetèrent leur grosse artillerie dans le canal, et évacuèrent la place en toute hâte.

Palafox fut, à dater de ce jour, maître absolu de l'Aragon. Mais bientôt, l'Espagnol Castaños ayant été battu à Tudela, les Français équipèrent de nouvelles troupes à Bayonne et à Pampelune, et reparurent pour la seconde fois, le 20 décembre, devant Saragosse avec seize mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie sous le commandement de Moncey.

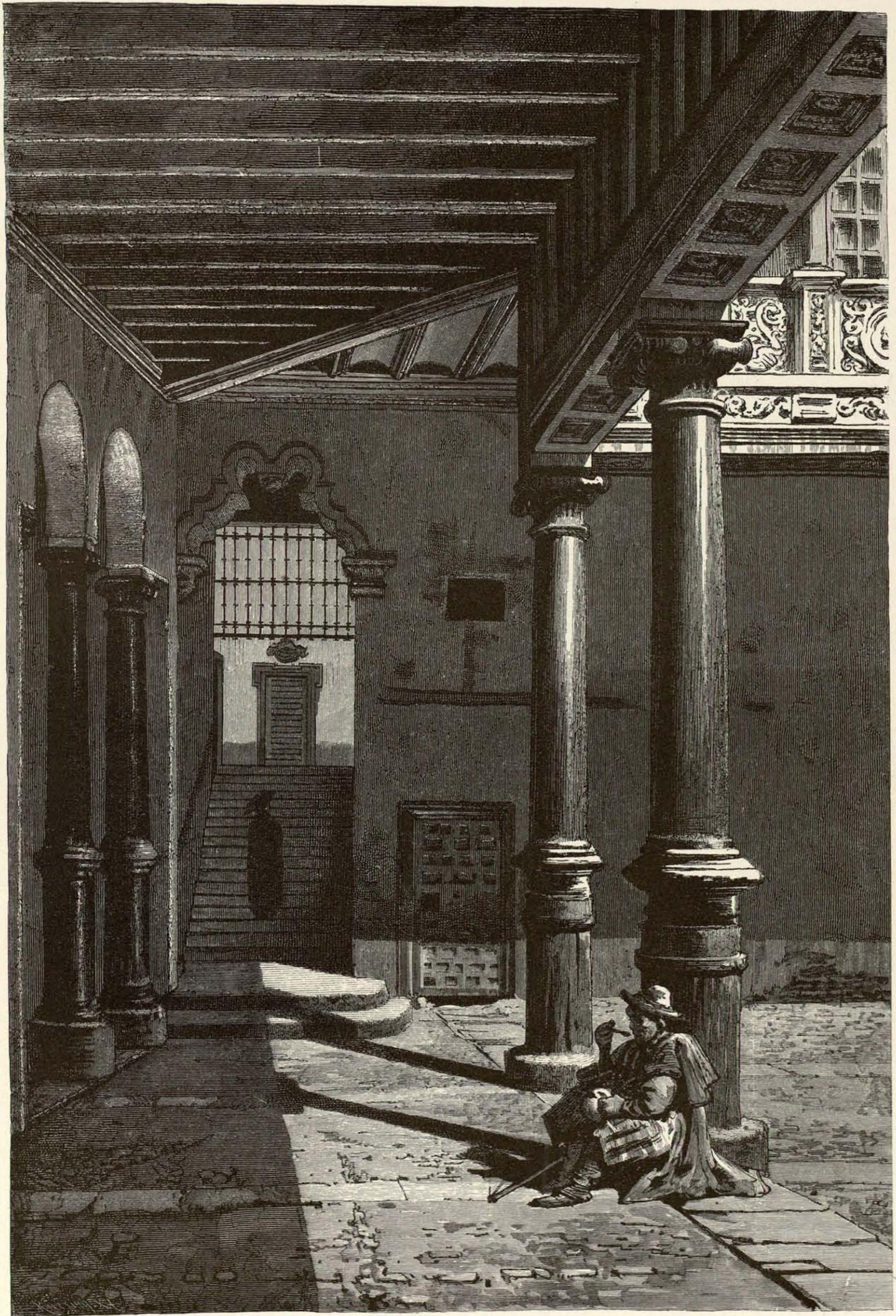
Le combat recommença donc de nouveau, après qu'un parlementaire français, apportant à la ville une sommation de se rendre, en eût reçu cette réponse significative *«que los Aragoneses no se rendian sino despues de muertos!»* «Les Aragonais ne se rendent pas avant de mourir.»

Les Français, qui de Rosas et de Cuença s'avançaient excités par la victoire, commencèrent dès le 21 décembre, par ordre de Napoléon, le bombardement du Monte Torrero, et en chassèrent la garnison.

Cette fois, l'ennemi se décida pour un siège en règle. Le 9 janvier 1809, huit batteries de siège ouvrirent le feu sur le couvent de San José, qui s'écroula, le 13, en un monceau de ruines. La bataille qui s'engagea ensuite de maison en maison dura sans interruption pendant vingt-trois jours et autant de nuits, et l'on vit alors une héroïque jeune fille, du nom d'Augustin, le drapeau à la main, enflammer du haut des murs du couvent de S<sup>ta</sup> Engracia le zèle persévérant des défenseurs. Malgré cela, et bien qu'une sortie couronnée de succès eût permis aux assiégés d'enclouer un grand nombre de pièces ennemies, les Français réussirent cependant à s'approcher assez du couvent pour l'emporter d'assaut, et ils pénétrèrent enfin dans la ville, où, dès leur entrée, il ne leur fut possible d'avancer que pas à pas. Les cadavres furent employés à faire des barricades, et chaque pas en avant coûta désormais des deux côtés d'épouvantables sacrifices. Les cloches sonnaient sans interruption, des mines sautaient en l'air, les maisons s'écroulaient: et le canon tonnait toujours, et Saragosse n'était plus qu'un océan de feu! Les maladies et les épidémies, engendrées par les émanations d'un si grand nombre de cadavres restés sans sépulture, augmentèrent dans des proportions effroyables, et vinrent aggraver plus encore que le canon ennemi l'épouvantable situation des habitants. Mais rien au monde ne put fléchir le courage des assiégés.

*«Hasta la ultima tapia!»* «Nous combattons jusqu'à la chute de notre dernier mur de bauge», répondit le grand Palafox, lorsque, le 22 février, prenant le commandement en chef des troupes françaises, le général Lannes lui fit conseiller de se rendre. Quiconque dans la ville refusa de s'exprimer en ce sens fut passé par les armes.

C'est seulement le 7 février que l'ennemi put diriger son attaque contre le centre de la ville, et il s'ensuivit en dessus comme en dessous du sol, sur les toits aussi bien que dans les



LE «COLÉGIO DE PROCURADORES» À SARAGOSSE.

